Zeitschrift: Schweizerische Zeitschrift für Soziologie = Revue suisse de sociologie = Swiss journal of sociology

Herausgeber: Schweizerische Gesellschaft für Soziologie

Band: 5 (1979)

Heft: 1

Artikel: Pour une sociologie pauvre

Autor: Willener, Alfred / Pidoux, Jean-Yves

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-814072

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 09.08.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Schweiz.Z.Soziol./Rev.suisse Sociol., 5 (1979) 97-114

POUR UNE SOCIOLOGIE PAUVRE

Alfred Willener, Jean-Yves Pidoux
Institut de sociologie des communications de masse, Université de Lausanne

RESUME

Dans le cadre de ce que l'on a appelé commodément les "interrogations rituelles" sur la sociologie, cet article se propose de s'insurger contre la théâtralité-écran, fréquente en milieu sociologique, contre la routine et contre le fétichisme des moyens hyper-professionnalisés. Il se prononce pour une professionnalisation alternative et tente de cerner ce qui, en matière sociologique, constitue l'essentiel face au superflu, au luxe souvent choquant de certains moyens mis en œuvre. En posant les problèmes du sens, de la subversion, de la dialectique, de la critique et de la demande, cet article rappelle plutôt les fins de la sociologie en Suisse que le problème des moyens : la revendication usuelle concernant l'augmentation des subventions à la sociologie ne devrait pas occulter la réflexion sur l'orientation qu'impliquent les moyens...

ZUSAMMENFASSUNG

Im Rahmen der heute beinahe "ritualen" Infragestellungen der Soziologie lehnt sich dieser Artikel gegen die in soziologischen Milieus oft anzutreffenden Tendenzen zur theatralischen Maskerade, gegen die Routine und den hyperprofessionalen Fetischismus auf. Er spricht für eine Alternativ-Professionalisierung und versucht festzuhalten, was im Soziologischen das Wesentliche vom Überflüssigen trennt, vom oft schockierenden Luxus gewisser eingesetzter Mittel. Indem hier nach dem Sinn von Subversion, Dialektik, Kritik, sozialen Bedürfnissen gefragt wird, will dieser Artikel an den Zweck der schweizerischen Soziologie zurückerinnern, anstatt nur über die Frage der Mittel zu sprechen : die gewohnte Forderung nach Erhöhung der Subventionen an die Soziologie sollte das Ueberdenken der durch die Mittel implizierten Ausrichtungen nicht verschütten...

1. THEATRALITE ?

Qui n'a été frappé, un jour ou l'autre, de l'omniprésence de la métaphore théâtrale dans les discours sur la société ? Que d'acteurs sociaux, de rôles, de scènes et d'arrière-scènes – certaines choses sur l'audience, beaucoup moins sur la mise en scène et assez peu sur les auteurs de la pièce, il est vrai – d'ailleurs là, on dira le système et non la pièce, sortant de la théâtralité... On trouve dès maintenant d'excellents travaux d'ensemble sur l'intérêt et les limites du parallèle théâtre/société (Burns, 1973; Rapp, 1973).

S'il n'y a guère de doute que la vie quotidienne, et plus spectaculairement la vie politique, notamment, comportent une part de théâtre, il en va de même des pratiques intellectuelles, que ce soit dans celles de la sociologie ou dans d'autres. Une mise au grand jour fort soigneuse de la théâtralité des professionnels a même commencé à être entamée dès les années 60 (cf. par exemple Margaret Mead, 1959; et Hammond (Ed), 1964). Une lumière plus réaliste commence dès lors à éclairer ce qu'"on" a fait vraiment. Bien sûr, tout ceci était loin d'être complètement ignoré auparavant. En privé, le travail des collègues a toujours été évalué crûment; on a des "tuyaux" qui viennent étrangement compléter ce qui est, par ailleurs, élégamment

© 1979 Schweiz. Ges. f. Soziologie/Soc. suisse de sociologie

"présenté" dans les publications (Goffman pourrait écrire un *The presentation of self in ... professional life*.

Avec Sorokin (1959), la critique outrecuidante classique, et C.W. Mills (1967), la critique de gauche, une série d'auteurs dénonce durement, et pas seulement dans des publications à diffusion restreinte, jusqu'aux travers les plus admis de la théâtralité professionnelle des sociologues (par ex. Vic Allen, 1970, et récemment R. Lourau, 1977).

La liste complète des critiques vaudrait d'être dressée et discutée. Et il s'est développé, bien sûr, un nouveau "domaine" – celui de la sociologie de la sociologie – produisant des travaux qui ressortissent eux-mêmes d'horizons divers. Mais éloignons-nous de la mise en abyme – il se fera certainement une sociologie de la sociologie de la sociologie – nous devons craindre dans l'immédiat d'autres abîmes. Il y a surtout le danger techniciste, et celui de l'illusoire mise entre parenthèses de soi.

A un moment précis de l'évolution de nos sociétés – tel est le point de départ de la réflexion de ce papier – on passe du danger d'une sociologie trop littéraire, réflexive, marginale, à celui d'une sociologie intégrée à une technocratie naissante, gestionnaire, obligée d'acheter les moyens de fonctionner au prix d'une théâtralité professionnelle qui est en passe de devenir une théâtralité de l'efficacité fonctionnelle.

Les accessoires et les costumes changent. L'attaché-case et le complet-cravate font leur entrée. En France, ce moment était atteint en 1965 (cf Reynaud 1966, ouvrage publié après un congrès en présence des responsables du plan national).

Il nous semble que l'actuelle instauration des programmes nationaux au FNRS, et au-dessus, fait que nous en sommes présentement, à un *même* point de l'évolution de notre société (toutes choses n'étant pas égales par ailleurs).

E. Morin (1965) avait fort bien formulé ce problème qui est dès maintenant le nôtre :

"La sociologie moderne doit se battre sur plusieurs fronts. D'une part, elle lutte pour exister et se faire reconnaître comme science exacte. Cette lutte est *externe*, car c'est aux yeux des sciences plus anciennes, aux yeux des instances et puissances sociales, qu'elle revendique l'existence scientifique à part entière. Cette lutte est également *interne*, parce que la démarche scientifique, c'est-à-dire de généralisation de méthodes propres aux sciences exactes, doit s'affirmer contre les habitudes, voire même la tradition d'une sociologie réflective.
Mais d'autre part, la sociologie doit exister pour être science vivante, c'est-à-dire féconde et inventive. Sur ce front, elle doit mener également une lutte externe et interne : à *l'extérieur*, la demande qui émane de puissances administratives publiques ou privées exige de la sociologie qu'elle ne soit qu'une technique d'appoint pour connaître le "facteur humain" des problèmes économiques, ou qu'une technique d'information pour décisions des sommets : à *l'intérieur*, la désintégration du système individualiste de la sociologie réflexive, les nouveaux modes d'organisation du travail, la pression des demandes extérieures menacent non seulement la réflexion traditionnelle, mais le principe de la réflexion fondamentale".

Enfin, Morin pose ainsi l'exigence la plus élevée (p. 5-6, cit.) :

"La sociologie doit à nouveau fonder son autonomie à l'égard d'une société qui ferait d'elle l'un de ses pédoncules préhensifs. La sociologie doit reconnaître et faire reconnaître son droit à penser la société qui l'emploie. Ce droit n'est pas à exercer unique-

ment à l'égard des pouvoirs; il doit être exercé à l'égard de tout un système, d'une civilisation de l'efficacité immédiate, de la rentabilité, de la rationalisation. Ces valeurs sacrosaintes doivent être mises en question".

Et cette exigence n'est pas séparable de la nécessité de l'auto-analyse. "La réflexion signifie auto-réflexion", et l'auto-analyse des sociologues doit être (Morin, 1965 p. 7) "analyse de la société des sociologues" eux-mêmes. "Le sociologue a d'autant plus besoin de faire le point sur la société des sociologues que celle-ci est en transition" (id.).

En conclusion de cet article qui nous paraît si topique pour notre propre société actuelle (de Suisses tout court et de sociologues suisses), l'auteur préconise un développement qui aille dans 3 directions : dans celle d'un travail personnel et marginal, dans celle d'un puissant secteur planifié de recherche, dans celle d'une recherche fondamentale en matière de sciences humaines. Position pluraliste, donc, mais assortie d'un avertissement :

"Il faudrait éviter que se cristallise et devienne monopoliste une idéologie de la science sociale qui serait seulement la "superstructure" du développement technique de la société actuelle, et où la science serait réduite à son aspect techniciste... Cette idéologie, là où elle est dominante, fait régner l'intimidation : les mots maudits de "littérature", "journalisme", "philosophie", "essayisme" balaient comme déchets non seulement la pacotille, mais toute tentative de réflexion personnelle, toute problématique un peu générale : tout franchissement d'une ligne étroite de spécialisation est dénoncé comme coupable dilettantisme. Ce qui est un peu inattendu est perçu non comme originalité, mais comme fumisterie. La haine déréglée de tout ce qui n'entre pas dans les moules standard et les techniques standard trahit l'idéologie de la sociologie routinière".

Il existe clairement – de nombreuses publications sociologiques l'attestent aux Etats-Unis et de plus en plus en Europe – une théâtralité techniciste, voire technologiste, de nos travaux. Il n'est pas de notre intention d'en faire ici le portrait-robot; nous entendons simplement en dénoncer l'orientation qui consiste à accréditer la légitimité des recherches non par les fins poursuivies (en discutant celles-ci), mais par les méthodes utilisées, non par le contenu (à relativiser), mais par les gadgets de présentation. Et l'on tombe inévitablement dans l'éléphantiasis. Plus le crédit de recherche est grand, plus le nombre de questionnaires est grand, plus le nombre de tris effectués est grand, et plus l'ordinateur qui les effectue est puissant, et plus le nombre de personnes employées à la recherche est grand, plus le crédit de prestige accordé à la recherche sera grand.

Malheureusement, dénoncer cette logique est dangereux, surtout dans un petit pays comme le nôtre, dans lequel la sociologie reste trop souvent réduite à la portion congrue. Il est, bien sûr, tout aussi désastreux de donner dans une politique désuète de projets mignons, nécessairement minables, s'ils sont trop minuscules.

Ce que nous proposons, c'est d'ouvrir la réflexion et l'expérimentation à une stratégie complémentaire à celle des grands projets plus ou moins académiques *et/ou* technocratiques. Que devraient être des projets relativement pauvres dans un pays riche ?

2. VERS UN THEATRE PAUVRE

Si tant d'auteurs parmi nous ont copieusement, parfois inconsciemment, utilisé la métaphore théâtrale et la dramaturgie pour parler de société, et à la société, pourquoi n'étudierions-nous pas consciemment la praxis, souvent fort riche, des hommes de théâtre ?

Parmi ces derniers, Grotowski nous est apparu comme un expérimentateur particulièrement décapant, au point qu'il nous semble fournir à une sociologie (à des orientations possibles de la sociologie, précisons-le, en vertu même d'un développement pluraliste du métier) une sorte de *paradigme*.

Sommes-nous loin de la sociologie ? Il ne semble pas et nous ne mettrons pas toujours les points sur les i dans la confrontation théâtre/sociologie qui va suivre.

2.1. Eliminer les blocages, dit-il surtout[1] "nous ne voulons pas enseigner à l'acteur un ensemble prédéterminé de moyens ou lui donner un 'bagage d'artifices' (...), nous tentons d'éliminer ses résistances..." (Grotowski, 1971, p. 14).

"L'abandon des éléments de la conduite 'quotidienne' qui obscurcissent l'impulsion pure" (p. 16).

Ne sommes-nous dans le point numéro un du programme désormais connu de l'ethnométhodologie ? Certes, on peut se demander dès maintenant ce que serait, pour le sociologue, une impulsion pure, débarassée des résistances. Cela, nous l'ignorons, mais qu'il soit nécessaire de libérer "la population" à étudier des clichés quotidiens et tout autant les chercheurs qui l'étudient des stéréotypes professionnels, de leur "bagage d'artifices", paraît certain, à moins que ceux-ci soient maîtrisés (on y reviendra).

Grotowski craint avant tout les clichés, les recettes. "Nous enlevons à l'acteur tout ce qui le ferme, mais nous ne lui enseignons pas *comment créer*" (p. 97). Dans son enseignement, bien sûr, Grotowski suit une idée avec méthode, mais il se méfie fondamentalement de toute méthode; celle-ci est la conscience de ce "comment". L'acteur ne doit plus se demander comment faire telle chose : il suffit qu'il sache "ce qu'il ne doit pas faire, ce qui le bloque" (p. 10). La méthode de Grotowski est anti-scolaire. "Seuls les exercices qui *explorent* impliquent l'organisme entier de l'acteur et mobilisent ses ressources cachées. Les exercices qui *répètent* donnent des résultats inférieurs" (p. 105).

Ce que nous faisons dans la recherche ou dans l'application du métier de sociologue dépend, bien sûr, grandement, de l'enseignement que nous avons reçu. Laissons à chacun mesurer la distance qui le sépare de l'enseignement tel que le conçoit Grotowski (rappelons : acteur = sociologie, acteur = population étudiée, dans ce parallèle).

[1] Nous tirons ce qui suit du livre "Vers un théâtre pauvre" de Grotowski, qui commence par l'article du même titre paru en 1965 en Pologne.

2.2 Eliminer le superflu (non-spécifique)

"Qu'est-ce que le théâtre ? Qu'est-ce que son unicité ? Que peut-il faire que ne peuvent faire ni le film, ni la télévision ?" (p. 17). Et notre expérimentateur répond : le *théâtre pauvre* et le spectacle comme *acte de transgression* (id.).

Le théâtre riche, dit-il, est kleptomane, il puise à toutes sortes d'autres disciplines. Or, le théâtre peut exister sans maquillage, sans costume autonome, sans scène (lieu séparé de spectacle), sans effets de lumières ou de sons, etc. C'est alors du théâtre "pauvre" = réduit à l'essentiel, à sa spécificité.

Les parallèles s'imposent, le film (les historiens), la télévision (les journalistes) feront toujours quelque chose de techniquement supérieur, les uns ayant tout le temps – plus de temps que nous – les autres étant plus rapides et disposant de moyens de diffusion plus grands que nous.

Le théâtre peut faire autre chose. Il est, dit Grotowski, capable de "se défier et de défier le spectateur, en violant des stéréotypes acceptés, c'est le "défi du tabou", "une sorte de provocation", c'est un acte de transgression, "arracher le masque de la vie" (sous-entendu : courante) (p. 20).

Il apparaît donc à l'évidence que, si "pauvre" se réfère en partie au moins aux budgets, et que si l'on fait de nécessité vertu, la conséquence est une réflexion sur l'indispensable et le superflu, pauvre veut en même temps dire riche de sens, d'intensité, etc.

2.3. Eliminer discipline pure et spontanéité pure

Le texte n'est pas le théâtre, "il ne devient théâtre que par l'utilisation qu'en fait l'acteur" (p. 20) et – nous y revenons dans un instant – que dans le rapport au public.

La voie dite "négative" dont parle Grotowski – éliminer, dédompter – n'est nullement celle du spontanéisme. "Nous croyons qu'un processus personnel qui n'est pas *articulé* par une structuration du rôle n'est pas une délivrance et sombrera dans l'amorphe" (p. 15).

Entre la spontanéité et la discipline l'acteur doit atteindre à une sorte d'*acte total* auquel il ne parvient qu'à condition de "se dépouiller" (de ses défenses), en s'extériorisant. Non pour "se montrer" en exhibitionniste, mais comme quelqu'un de sérieux et de solennel, pour révéler; "l'acteur doit être prêt à être absolument sincère", instinct et conscience réunis (p. 176).

Parlant d'art asiatique (Bali, Indes), Grotowski insiste : "La spontanéité et la discipline, loin de s'affaiblir l'une l'autre, se renforcent mutuellement" (p. 89). Et : "Ce qui est élémentaire nourrit ce qui est construit et inversement, pour devenir la source réelle d'une espèce d'action qui irradie". (id).

Tout le travail d'éducateur-metteur en scène consisterait à favoriser une dialectique en vue de concilier les contraires : maîtriser la spontanéité, spontanéiser la maîtrise. Que faisons-nous, dans notre domaine, quels exercices, quel arrangement des conditions de travail, pour aller dans un tel sens – après tant de discussions sur

"l'aller et retour" entre empirie et théorie, entre discipline dans les méthodes et techniques d'une part et adaptation aux circonstances, voire innovation, d'autre part ?

2.4. On ne peut éliminer les acteurs

Jusqu'où aller dans ce processus d'élimination ? Le théâtre peut-il exister sans acteurs ?

Là où pas mal de sociologues actuels font comme si, pour eux, la réponse pouvait sérieusement être "oui", Grotowski, dans son domaine, répond "non". "On pourrait avancer le spectacle de marionnettes. Néanmoins, même là, un acteur se trouve derrière la scène, un acteur d'une autre sorte" (p. 30-31).

Cela nous rappelle cette prétention si volontiers affichée actuellement, chez maint spécialiste qui se veut scientifique, de s'éliminer de la scène des données qu'il rapporte ou de l'argumentation. Cette tendance-là, comme celle qui efface tout le monde en vue de présenter l'importance du "système", serait-elle un théâtre de marionnettes – dont le principe est de faire oublier qu'un ou plusieurs acteurs tirent des ficelles ?

Mais revenons au processus d'élimination du superflu, qui intéresse notre acteur. N'élimine-t-il, du coup, des attributs indispensables pour cet acteur dont il vient d'affirmer l'importance ? Celui-ci ne serait-il pas appauvri, dans le théâtre pauvre ?

Bien au contraire : s'il est vrai qu'on n'aura, par exemple, qu'une seule source de lumière, l'acteur va pouvoir jouer avec cette lumière et ses ombres d'une manière précisément très intéressante. D'autre part, renoncer au make-up, aux faux-nez, aux ventres rembourrés, etc. n'est pas un appauvrissement de l'acteur; celui-ci va pouvoir se transformer au gré de ce qu'il veut/doit exprimer (p. 19).

Eliminer les ficelles du métier, non l'acteur, en même temps que l'on élimine les ficelles sur lesquelles tirer pour le manipuler. "Nulle pensée ne peut guider l'organisme entier d'un acteur de manière vivante. Elle doit le stimuler, et c'est tout ce qu'elle peut réellement faire". (p. 91).

Pas de prédominance de l'enseignant ! Ni des grands auteurs/vérités éternelles !

"Il n'y a pas d'Hamlet objectif, unique. La force des grandes œuvres consiste réellement dans leur effet catalyseur : elles nous ouvrent des portes, elles mettent en branle le mécanisme de notre propre conscience". (p. 55).

On se rend compte que ce patron d'un courant dramaturgique patronne aussi peu que possible[2]. Il semble bien prendre le mot acteur au sens fort. C'est celui qui vit son action, qui cherche sa propre solution, face à la tâche qui lui est proposée par ce qui est ici appelé une "partition"; c'est en vivant cette recherche et en la communiquant qu'il accomplit son rôle.

[2] Si tant est qu'il pratique ses propres principes, ce que nous croyons; à vérifier, mais restons au niveau des principes.

2.5. On ne peut éliminer l'audience

Le théâtre ? C'est "ce qui se passe entre spectateur et acteur" (p. 31). Il ne peut exister s'il n'y a, au minimum, *un* spectateur.

Précisons que le laboratoire théâtral du Polonais ne produisait guère de spectacles faciles. La question qui a donc souvent été posée à son animateur était : pour quel public travaillez-vous, est-ce une élite ?

"Oui, dit Grotowski, mais il entend par là "une élite qui n'est déterminée ni par l'origine sociale, ni par la situation financière, ni même par l'éducation". Et il insiste – en polarisant l'argument – "l'ouvrier qui n'a jamais été à l'école secondaire peut vivre ce processus créateur de recherche de soi, alors qu'un professeur d'université peut être mort, formé à jamais, moulé dans la terrible rigidité d'un cadavre (...). Ce qui nous concerne, ce n'est pas n'importe quel public, mais *un certain public*" (p. 39).

Très préoccupé par ce paradoxe des morts encore vivants (les auteurs anciens catalyseurs) et des vivants déjà morts, Grotowski a pensé à des techniques d'autorenouvellement (de soi, et de la troupe qui joue en étant obligée de jouer plusieurs fois de suite le même spectacle). On pourrait résumer sa conception, à cet égard, en disant qu'il ne conçoit la pièce que vécue par un public et par les acteurs comme une quête.

Il s'exprime très précisément sur cette vie et présence du phénomène : le théâtre est un "acte accompli, *ici et maintenant*, dans les organismes des acteurs, devant d'autres hommes" et il spécifie que c'est une expérience – ce n'est ni le texte ni la discussion éventuelle avec le public, ni une représentation de la vie quotidienne, ni une vision d'une autre vie. C'*est*. (p. 87).

La bataille est-elle pour autant gagnée ? Le public sera-t-il converti ? Grotowski est fort réaliste à cet égard et illustre son propos en parlant de la pièce *Antigone* : "Le public – tous des Créon – sera aux côtés d'Antigone pendant tout le spectacle, mais cela n'empêchera aucun d'entre eux de se comporter en Créon une fois hors du théâtre" (p. 27). Aucune bataille n'est-elle pour autant possible ?

Dans le meilleur des cas, dit encore l'auteur, ce qui peut se produire est ceci (p. 32) : "Si en se défiant lui-même publiquement l'acteur défie les autres, et par l'excès, la profanation et le sacrilège outrageant, se révèle lui-même en s'arrachant son masque de tous les jours, il permet au spectateur d'entreprendre un processus similaire".

Pensons à l'action d'un Jean Ziegler, si mal reçue par certains, si puissante finalement !

2.6. On ne peut éliminer les critiques

"Il est absolument essentiel que toutes les recherches de ce genre soient supervisées par un ou plusieurs critiques de théâtre qui, de l'extérieur, analysent les faiblesses", etc. (p. 50).

Précisons. Grotowski entend bien que la critique, qui doit d'ailleurs porter aussi bien sur la préparation du spectacle que sur celui-ci, soit exigeante, mais en

partant des principes mêmes que l'on poursuit soi-même. Critique extérieure, oui, mais qui prend source à l'intérieur de nos propres objectifs.

Nous nous trouvons donc là dans la même position que l'animateur-enseignant par rapport aux acteurs. Il faut absolument éviter de donner l'exemple ou de fournir des recettes. "Ne pas nuire", est le principe premier. "Si vous avez des exigences envers vos collègues, vous devez exiger deux fois plus de vous-mêmes" est le second, alors que la présence d'une critique extérieure au groupe est le troisième (p. 47).

Nous sommes loin du compte ici, dans notre métier. Que faire ? Fonder des groupes de fraternité/sororité où l'exigence se réintroduirait en même temps que la critique à l'intérieur de nos propres objectifs ?

* * *

Si nous n'avons pas explicité tous les parallèles entre cette pratique et celle de certaines sociologies, c'est aussi pour qu'on discute cette pratique au-delà de nos insinuations, chacun à sa manière.

Bien entendu, Grotowski, c'est plus que cela. Nous nous sommes sentis provoqués par lui. Le but n'est pas ici d'exégèse. C'est une confrontation, nous essayons de la digérer. Et elle comporte un point de plus. C'est peut-être même le point focal, visé par tous les autres – c'est le combat *avec* et *contre* les *mythes*.

Ce n'est pas le lieu de fendre des cheveux conceptuels en 36. Disons simplement que les mythes tendent à être connus des ensembles humains relativement étendus, et durant de longues périodes, par opposition aux stéréotypes, plus éphémères et moins diffusés. A la limite, il y a des mythes universels, incarnés de manière particulière dans certaines cultures. Quoiqu'il en soit, des mythes sont repris par des artistes qui les endossent et les transgressent – et par là, dit Grotowski, les renouvellent, les réinstaurent pour ce qu'ils ont de vivant, tout en les débarassant de ce qui ne nous concerne plus.

C'est, en d'autres termes, s'interroger sur le *rôle*(des acteurs) dans une *pièce* (une totalité qui a un sens), par rapport auxquels l'audience, le metteur en scène comme le critique, s'interrogent. Face à une expérience vécue, une extériorisation ainsi produite, qu'en pensent les uns et les autres ?

Le mythe, un point focal qui brûle; pas n'importe quelle focalisation, arbitrairement choisie. S'attaquer par exemple au renom de pureté d'une Suisse qui veut se croire "au-dessus de tout soupçon" – exemple riche en enseignements. Quels autres mythes ? Nous en voyons notamment deux – le "développement" et le "travail". Il y en aurait d'autres, propres à des "populations" plus ou moins étendues. (Discuter pour les hiérarchiser ?). La manière de viser le point brûlant peut varier.

Pour ceux qui trouvent que la transgression ne sied pas, décidément, au chercheur, ils se souviendront de l'exemple célèbre donné par Myrdal (1948; voir aussi Myrdal, 1958) dans une de ses recherches; on peut montrer en quoi une société transgresse ses propres principes solennellement affirmés; exemple : un article constitutionnel (l'égalité entre noirs et blancs aux Etats-Unis).

L'originalité de la position de Grotowski vaut la peine d'être soulignée; elle reste la même en matière de mythes que sur d'autres points. Ne pas se laisser blo-

quer par des polarités dont les extrêmes ne sont ni vrais ni faux; ils révèlent et occultent à la fois. Il s'agit d'expliciter, en les vivant fortement, nos positions respectives, variables, par rapport à ces mythes et leur expression par quelqu'un.

Le plus simple est de tirer le parallèle du côté de nos grands auteurs ou des grands "ismes" qui hantent nos enseignements et nos bibliothèques. Les ignorer ou les adopter ? Plutôt en faire quelque chose, s'en servir comme de catalyseurs, par rapport à nos problèmes, nos tentatives de solution. C'est dans ce même esprit qu'on peut dire, en pensant à de moins grands auteurs – pourquoi ne pas apprendre des expérimentateurs en arts, lettres, journalisme, sports, etc. – que les plus "sociologues" ne sont pas toujours sociologues (et vice-versa).

3. ENTRE ALPHA ET OMEGA

Parmi les difficultés que rencontrent les sociologues professionnels – surtout dans un pays comme la Suisse – il y a celles liées au décalage entre des attentes extraordinaires (de précision, de promptitude, d'objectivité, d'étendue, de profondeur) qui s'annoncent et des moyens bien moindres qu'ordinaires qui s'offrent. D'où bien des déceptions, d'autant plus grandes qu'il s'ajoute facilement une attente spécifique en matière d'orientation des conclusions de recherche – il faut montrer que (presque) tout va bien, dans ce moins mauvais des mondes. Or, si le sociologue fort ordinairement professionnel devrait atteindre un point *oméga*, son échec tourne facilement de ce vin divin en vinaigre, à un *alpha* de bouc émissaire[3].

John O'Neill (1972) fournit une image fort proche. Le sociologue est quelque part entre le rôle du *prêtre* et celui de *putain*. Et ces deux fonctions, curieusement, sont des visées qui ne s'excluent pas toujours, surtout si nous devons à la fois dire la vérité, soi-disant pure mais surtout pas dure, c'est-à-dire concevoir nos conclusions comme soutien à ceux qui nous paient. Coincés entre alpha et omega, donc, ou dans leur télescopage.

Mais encore, comme l'ont montré les discussions les plus diverses sur la position du sociologue, coincé entre le "pouvoir" et le "client" (voir notamment R. Lourau, 1977, pour toute une collection de textes et de réflexions allant dans ce sens) : le pouvoir dont tout le monde, sociologue compris, dépend, et le "pouvoir" que le sociologue voudrait bien exercer à son tour, pour le compte des opprimés, des exploités, des négligés, des manipulés, etc. *et/ou* (la jolie tournure américaine prend ici toute sa saveur) pour son propre compte, à moins qu'il ne l'exerce tout simplement dans le même sens que le pouvoir, par conviction et sans trop le savoir (ce qu'on appellera être neutre) ou parce que cela paie, aux divers sens du terme.

[3] Une séance entière du FNRS s'est déroulée sous ces deux signes à Berne, sur la déviance. – Dans une salle de réunion qui sert aussi à des cultes, l'orientation de la vérité était illustrée sur une fresque murale en lignes colorées fuyant vers un point omega, pendant que beaucoup d'orateurs se référaient à la position de l'expert ou du déviant bouc émissaire (parler de déviance ou être déviant, c'est peindre le... diable sur la muraille).

Une formulation plus dure va jusqu'à caractériser le sociologue comme *espion-traître* (Lourau, 1977, citant Martin Nicolaus – dans une conférence, membre d'un *radical caucus* américain) :

"... les sociologues, à part quelques rares mais honorables (ou honorables mais rares) exceptions ont dirigé leurs regards vers le bas, et leurs mains vers le haut" (p. 108). (...) "les plus aventureux se déguisent en hommes du peuple, vont se mêler aux paysans sur le "terrain", et en reviennent avec des livres et des articles qui brisent la *défense secrète* dans laquelle s'enveloppe une population asservie, la rendant ainsi plus vulnérable à la manipulation et à l'encadrement" (p. 109).

Coincés entre alpha et oméga et le pouvoir, exerçant une profession; qu'est-ce qu'une profession? Le type-idéal (sic) de la profession est habituellement caractérisé par trois attributs : prise en charge d'une valeur fondamentale de la société, spécialisation technique fondée sur un long apprentissage, ensemble de normes contrôlées par les pairs.

Or, comme le laisse entendre le texte introductif à un récent débat entre sociologues suisses (*Rev. suisse sociol.*, 3-1, 1977) : au nom de la nécessité d'accréditer la sociologie comme profession – et notre intention n'est ici nullement d'aller contre la professionnalisation – certains se demandent si les remises en cause ne sont pas devenues des *rituels*, ce qui veut probablement dire : ne portent pas à conséquence, sauf à sécuriser. Le problème serait, en somme, celui d'une *professionnalisation* qui mène à une *sociologie impassible*.

Telle est bien une des voies, nous semble-t-il, mais ce n'est pas la seule. Tout dépend quel champ cette profession veut couvrir.

4. LA QUESTION DU CHAMP REDUITE AU CHAMP DE LA QUESTION

Toute une série d'auteurs, notamment français, ont récemment connu un regain massif d'intérêt. C'est probablement – pour reprendre l'excellente trilogie de Sartre qui insiste sur le même mot (du moment qu'il s'agit d'un même champ dont les trois éléments participent; cf *Question de méthode*) – que ces questionneurs, les questionnés, comme la question, se trouvent être sur une même longueur d'ondes et que l'étincelle passe. Le "collège de sociologie" (Bataille, Caillois, Leiris, Klossowski, Kojève), comme une certaine "école de Chicago" et l'"école de Francfort", malgré des différences non négligeables entre eux, esquissent ce qu'on pourrait appeler la voie de la *professionnalisation anti-professionnelle*. Ils ont en commun au moins ceci, que le choix de la question est primordial, social (existentiel plutôt qu'abstrait), que les *rapports* entre le questionneur et le questionné font problème et sont explicités, enfin, que les réponses du questionné affectent le questionneur et inversement. On pourrait ajouter qu'en dehors de leur compétence analytique, ils ont souvent une connaissance approfondie dans un domaine particulier, en plus de la vocation d'écrivain.

Si les sociologues professionnels sont ou se disent parfois intéressés par des perspectives interdisciplinaires, les "intellectuels" qu'on vient d'évoquer pratiquent

une sorte de sociologie transdisciplinaire. Leur champ est fort variable; c'est celui de la question.

Il n'est pas sans intérêt de rappeler que certains d'entre eux étaient surréalistes, d'autres temporairement réfugiés ou déracinés, quelques-uns proches des 'milieux' de la pègre. Leur question n'était pas celle que se posent les disciplines habituées à partir du "donné social" dit normal, de ce qui est fort couramment évident. S'autoriser à partir d'une question plutôt que de ce qui est visible, conduit à explorer les faces cachées derrière le subréel que la population la plus nombreuse considère vulgairement comme *le* réel.

A ainsi se lancer on rencontre non seulement l'arrière-scène, les bas-fonds, voire le maudit, ce qui est innommable, voire ineffable ou pour le moins obscur. C'est aussi du réel, dans lequel on distinguera le meilleur à côté ou en même temps que le pire – tout y est plus accusé, nous sommes dans le surréel.

Bien sûr, on touche là à des frontières. Et le problème de la preuve va se poser. Mais n'est-il pas significatif qu'en anglais preuve se dise le plus souvent *the evidence*? Comme si seul ce qui est évident – le subréel – pouvait en fournir, et par implication, comme si seuls les phénomènes évidents pouvaient être dans le champ de l'investigation et de la réflexion scientifiques.

Tout se passe comme si, en sociologie comme ailleurs, on avait tendance tout "naturellement" à s'éloigner des questions hors des réponses commodes. Le jeu qui fait que les questionnés deviennent questionneurs, que les questions mettent en cause ces derniers, etc., toutes les permutations étant possibles, est pénible, même s'il est passionnant.

Ce n'est pas le lieu de tenter un bilan de ces écoles dont les travaux sont bien sûr de statuts et de valeurs divers. Contentons-nous de relever la nature particulière du texte chez les intellectuels de ce type. S'ils ont abordé des phénomènes difficiles à décrire, ils ont aussi développé beaucoup au-delà de ce qui se fait couramment en sociologie, la capacité d'exprimer la qualité d'un phénomène. S'ils ont frôlé les sujets à la limite de l'analysable, ils ont été des témoins, fournissant une sorte de compte rendu d'une réalité (les réponses des questionnés) vécue par eux (question-questionneur). Leur texte est à son tour, comme l'est un document historique, comme le sont toutes les données non artificielles, plus ou moins analysable. Seuls les *artefacts* ont l'air complètement analysables.

5. VERS UNE SOCIOLOGIE "PAUVRE"

Mettons tout de suite les guillemets, car il ne s'agit pas de donner dans le misérabilisme mais de suivre la splendide maxime de B. Fuller : "More with Less". Et avouons tout de suite le *hic* principal : *with less* ne veut pas dire "avec rien de rien".

Plus on demande d'argent et plus on s'engage envers le bailleur de fonds et plus on va vers l'organisation lourde de recherche. Il est probable que cet engrenage ne se fait pas de manière strictement linéaire du budget poids plume jusqu'aux bud-

gets pachydermiques. Il y a des seuils dans l'augmentation des contraintes et notre affirmation va dans le sens suivant : c'est la recherche artisanale qui se trouve dans la zone la plus favorable, sauvegardant un optimum de sens et de liberté à la recherche, tout en permettant de faire "le tour" d'un sujet. A condition, bien sûr, que celui-ci soit astucieusement situé et posé. L'étiquette de "pauvre" doit simplement suggérer cette attitude de concentration décontractée illustrée par Grotowski : éliminer tout le superflu, rester disponible à la confrontation avec les problèmes cruciaux, tout en sachant qu'en s'engageant à fond, on illustrera au mieux une quête, qu'on atteindra une étape, mais qu'on ne fera pas une "enquête", et Dieu sait si ce mot a une cote!

Or, que faut-il sauvegarder, dans l'inévitable processus d'élimination? Là, nous sortons des remises en cause rituelles pour aborder des solutions. Mais esquissons déjà une réponse au préalable du financement; les questions de fond n'éliminent pas la question des fonds. A la limite, il faut être prêt à gagner le droit à la pratique de cette sociologie par une autre métier. Peindre en bâtiment à temps partiel pour avoir de quoi peindre sur toile. On peut être actuellement meilleur professionnel si on l'est à temps partiel. La solution courante : enseigner en économisant du temps pour ce type de recherche; probablement pas la meilleure solution, vu les impératifs intellectuels contradictoires (retenir beaucoup, retenir peu). Ou encore : chercheur technicien à mi-temps et chercheur artisan à titre "privé"? Il reste, d'autre part, la pratique difficile du paiement par un client demandeur (et il faut sans doute exclure systématiquement qu'il s'agisse du patron de la population à étudier – règle déontologique) et, enfin, le financement hors demande, type fonds national, fonds privé ou fonds international[4]. "Faire plus avec moins", maxime a-professionnelle?

Dans un sens, oui. On est tout de suite en contradiction avec ce monde de la spécialisation qui, *paradoxalement* a conduit au mouvement "Professionalization of Everybody", dont des Américains parlent depuis une quinzaine d'années. Plus on s'éloigne des professions, au sens des trois caractéristiques rappelées ci-dessus, et plus les cadres salariés quelque peu "gradués" en quelque chose veulent s'organiser en professions, afin de lutter contre le morcellement des tâches et la fuite du sens et de l'influence (qui vont de pair avec la virtuosité technique sectorialisée) tout en créant des illusions pour couvrir l'abîme qui les sépare d'un retour à une totalisation.

Dans un sens plus important, non. L'artisanat sociologique moderne est une alternative à la professionnalisation courante, tributaire de la spécialisation. Elle est une *professionnalisation a-professionnelle*, comme certains mouvements de contestation culturelle étaient (sont?) une politisation a-politique. Elle se fait dans un esprit *amateur* et pour distinguer ce dernier du dilettantisme, il faut esquisser et

[4] Luttons pour que l'éventuelle lutte de notre association pour sauvegarder, voire développer, le secteur artisanal de la recherche sociologique auprès du FNRS soit éventuellement entendue. Une première tranche de budgets de ce type, dans une envolée de politique nouvelle de la recherche, pourrait être consacrée à financer des recherches artisanales conduisant à des thèses. Une autre tranche consisterait à doubler les grands projets nationaux par de petits projets artisanaux. Quels risques?

tenter de faire observer un "savoir-faire et -être minimal intra-professionnel garanti".

Bien entendu, les caractéristiques précises d'un tel SMIG feront toujours problème. Le débat à leur sujet ne tarira jamais, il faudrait être bien bureaucrate pour croire qu'on en viendra utilement à réglementer jusqu'au détail. Toujours est-il qu'un modèle sensibilisateur de SMIG pourrait être lancé. Encore faut-il l'esquisser, plutôt que de désespérer qu'il ne soit suivi spontanément. Il y a les ingrédients et leur dosage, comme dans toutes les cuisines; et la réussite du plat dépend encore du choix du moment et de l'endroit pour le faire et de la manière de le servir – à qui? – et surtout du "tour de main" du cuisinier – stade mystérieux du processus de production, mais qu'on peut aussi tenter d'élucider.

Pour égayer un peu l'argumentation, voici une recette d'une autre auberge (Lourau, 1977, p. 138; texte d'une revue critique de jeunes scientifiques français) :

"Vous prenez une poignée de technocrates dans le vent. Vous y incorporez une grosse quantité de crédits publics. Vous laissez goutter lentement les crédits sur de jeunes graines universitaires bien perméables et soigneusement sélectionnées (sous cloche américaine de préférence). Pour faire monter, vous plongez celle-ci dans un bain de pédanterie scientiste que vous faites épaissir par de la poudre statistique et un zeste de culture philosophique".

Ajoutons : "servir froid dans situation à chaud" ce qui conduit à travers une de ces transitions à inversion dont les intellectuels, mais aussi les téléspectateurs[5] ont l'habitude : la sociologie 'pauvre' devra être "servie chaude dans une situation à froid", mais tentons d'esquisser ce SMIG pour une recherche artisanale moderne et stratégique :

5.1. La pose (quelle question, où, quand, par rapport à qui, et avec qui ?) constitue le problème le plus difficile (*Ansatz* et non approche). Il doit retenir la majeure partie de l'attention, de préférence à toutes les discussions concernant le 'comment'.

La réponse à ce "que faire" détermine beaucoup plus que n'importe quelle opération de détail la valeur des résultats; on met malheureusement trop souvent cette certitude au vestiaire, par commodité.

Actuellement, la tendance à l'hyper-rationalisation (au sens divers) est telle, en sociologie (en partie par souci d'acquérir un brevet de scientificité), qu'il convient de pratiquer cette pose à un point d'intersection, de *rencontre* – là où un système est confronté, à chaud, de manière virulente avec *un événement*, un accident, un aléa, du non-prévu par le système. La virulence de cette rencontre peut certes, être peu visible (cas de répression de l'expression), mais elle devrait faire peu de doute, sur la base de documents déjà existants (journaux, incidents, etc.).

5.2. La trilogie : un acteur/un système/un observateur, comme minimum vital; approfondir l'univers de pensée et d'action d'*un* acteur au moins en deçà et au-delà de ses défenses courantes; idem pour un système au moins – celui avec lequel l'ac-

[5] Cf. à cet égard, et concernant la richesse des programmes, *Can. ench.*, 8, II, 1978, "Plus la télé est chiche, plus elle est riante".

teur est confronté, dans lequel il est plus ou moins intégré; idem pour notre propre position (analyse de notre implication dans le rapport avec cet acteur et ce système). Pour toute la trilogie, description et analyse compte tenu des projets.

Spécifier ainsi trois unités veut dire chercher un certain équilibre quant à la place qu'ils vont occuper dans la recherche. Impossible de fixer un dosage précis, mais principe de ne pas retourner de la trilogie à la dichotomie (acteurs/système, ou acteurs/nous).

Bien entendu, d'autres acteurs, systèmes, observateurs peuvent être introduits, mais ils ne devraient l'être que dans la mesure où leur introduction ne porte pas préjudice à l'équilibre trilogique.

5.3. Un mythe, central et sensible, qu'il soit universel et/ou culturel, l'essentiel étant qu'il soit suffisament "nerf de la guerre" (ou de la paix ! – cf. la "paix du travail").

Motiver, focaliser.

Pas nécessairement une *valeur* au sens d'un *credo*, la notion sociale à laquelle on va se référer peut être une valeur économique (la "propriété").

5.4. *Un passage* présent et présenté explicitement entre "nous" et "extérieur à nous". On a pu exprimer cette exigence de bien des manières. Un classique (H. Zetterberg, 1954) : passer d'une définition nominale à une définition opératoire; discuter de la congruence entre les deux. Plus dialectique (J.-P. Sartre, 1960) : considérer, décrire, expliquer le processus d'extériorisation et d'intériorisation; discuter ce qui s'y perd, s'y gagne. Ou, beaucoup plus banalement, disons qu'il est indispensable que le *passage* entre des données (construites, induites ou sélectionnées à partir de leur état telles quelles) et notre interprétation soit explicitement reconnaissable comme tel, ce qui laisse la porte ouverte non seulement à d'autres interprétations, mais localise plus judicieusement sur quoi le regard de la critique peut utilement porter.

5.5. *Une audience*, si possible repérée par une *demande* préalable dite éventuellement non-dite, mais constatable dans des comportements. Cette exigence semble bien être la plus tristement négligée dans nos travaux (ceux des auteurs compris). La coutume de laisser au chercheur ou à des 'instances' l'initiative des recherches n'est que trop facilement reproduite de génération en génération. Peut-on continuer à produire pour le plaisir et pour quelques collègues?

Y a-t-il identité entre l'acteur étudié et cette audience? Pas nécessairement, cela va (trop facilement !) de soi. Nous supposons qu'elle devrait exister plus souvent.

5.6. *Une critique* qui en soit une, intérieure tout en n'étant pas un collège d'encensement mutuel, corporatiste ou opportuniste; intérieure – participant d'une même visée – les critiques extérieures n'ayant que peu de chances d'intéresser l'intéressé (destruction concurrentielle, rejet, "vous auriez mieux fait de" selon un autre système de référence).

Dans la mesure où le rapport de recherche fait suffisamment état des difficultés, des doutes et de la part d'échec de l'expérience, la critique fertile et les progrès sont possibles, comme le sera l'assainissement du milieu professionnel.

* * *

Ceci étant dit, esquissons tout de même quelques traits de ce "comment" que nous avons mis de côté (comment "faire plus avec moins").

Analyser beaucoup plus à fond qu'on ne le fait habituellement des données existantes; investir tout le temps qu'il faut pour réunir des témoignages peu nombreux de très haute qualité par rapport auxquels nous sachions également très bien quelle est notre implication, notre part dans la sélection et dans la construction. Ne pas refaire du faux travail artisanal – ce que certains d'entre nous ont tenté à plusieurs reprises avec un bonheur seulement relatif – en utilisant la méthodologie 'industrielle' qui ne convient qu'aux gros budgets. Par conséquent : imaginer et pratiquer une méthodologie propre. D'autre part, décider de travailler à l'intérieur d'un milieu auquel nous appartenons autant que possible. Et ne choisir que des sujets pour lesquels on prévoit de rester motivé durant une longue période, de manière à ce que des ré-analyses de l'expérience initiale et des premiers textes sur elle restent envisageables. Evoluer à traver des critiques et des ré-expériences similaires.

Il est probable que la centration sur une pratique artisanale revienne à prendre position sur le type d'acteurs à considérer (on aura compris que notre "un" acteur inclut un pluriel collectif). Cet artisanat-là se conçoit surtout à l'intérieur du courant autogestionnaire moderne, disons en termes plus méthodologiques, par rapport à des sortes de communautés restreintes.

Resterait beaucoup à dire sur l'enseignement. Comment développer des savoir-faire et -être? Pour l'instant, l'enseignement est trop centré sur l'assimilation et la reproduction de connaissances diverses et, éventuellement, sur la mise en pratique de techniques abstraites et standardisées.

Une formation au-delà des recettes standard n'est pas l'absence de formation. L'apprentissage notamment de la capacité de mobiliser et d'assimiler rapidement des connaissances et de l'information est possible, mais aussi celui de pratiques imaginatives[6].

"Faire plus avec moins", n'est-ce pas dangereux ? Pas nécessairement sur le plan scientifique, nous semble-t-il. Sans se recommander des Joliot et de leurs expériences conduites, durant la période héroïque, dans des boîtes de conserves et avec de simples ficelles, on pourrait montrer sans trop de difficultés que le "rendement" scientifique n'est pas directement proportionnel aux moyens financiers investis. Par contre, "faire plus" de bruit "avec moins" de moyens et d'information, voilà qui promet d'être dangereux! C'est le second hic, après celui du financement. Dans le

[6] Il ne s'agit de rien de fondamentalement nouveau, mais de fondamentalement négligé; cf C.W. Mills (1959) "Imagination sociologique" p. ex. p. 216 ou Kenneth Burke (1945) qui parle de "perspectives by incongruity" ou encore Bendix et Berger qui insistent sur l'intérêt à pratiquer les "paired concepts" ("Images of Society and Problems of Concept Formation in Sociology", *Symp. Soc. Theory,* Gross (Ed.), 1959)... et bien d'autres.

contexte d'une situation froide et avec une demande, surtout lorsque celle-ci est dite, une part du danger est peut-être détournée, cette foudre qui tombe si exclusivement sur la sociologie qui "n'est plus ce qu'elle n'a jamais été" (selon l'expression après tout profonde d'un génial journaliste romand). Et la pratique à partir d'une demande se justifie bien plus valablement qu'une autre, même s'il est vrai que le bénéfice scientifique ne va pas nécessairement de pair avec l'ampleur du bruit et de l'effet social produits. (Autre enseignement de l'affaire Ziegler?).

Le troisième hic : la difficulté de trouver, ici, une demande suffisamment nette.

Mais mentionnons encore un danger tout autre, corporatiste, et parlons théâtre pour plus de discrétion. Les rapports entre les diverses formes de théâtre et les divers types de budgets créent de la concurrence – objectivement déloyale dans un sens ou un autre (grosseur des moyens, grosseur des déclarations) et peut-être même volontairement déloyale, entre troupes de genre divers. Si tant est que de gros et de petits budgets de subvention vont au théâtre d'Etat, au théâtre classique, au théâtre d'avant-garde, et un peu au théâtre 'pauvre', plus amateur, rien n'exclut un succès occasionnel de ce dernier, hors proportions. Réelle ou illusoire, cette perspective irrite par avance les autres troupes; elle peut inciter celles-ci à craindre pour leur avenir. La politique du développement ou du maintien de petits budgets libres peut en être entravée gravement. En fait, pensons-nous, ces théâtres et leur public sont trop différents pour se concurrencer vraiment. Ils doivent être tous maintenus, car ils sont complémentaires.

Le présent papier a commencé par de longs extraits d'un article d'E. Morin datant de 1965. Il convient de revenir pour terminer à ce que ce même auteur a suggéré sur le plan théorique, concernant la place de l'événement en sciences humaines.

Alors que la physique moderne, fait-il remarquer, se transforme jusqu'à se poser le problème de l'histoire et de l'événement, les sciences humaines et surtout la sociologie se modèlent selon un schéma mécanistique, statistique, causaliste, issu de l'ancienne physique (E. Morin, 1972). Il faudrait suivre l'exemple de la psychologie dynamique (freudienne) qui explique la personnalité à travers la rencontre d'un développement autogénératif avec l'environnement structuré (p. 16) et dépasser les vieilles alternatives du libéralisme relativiste et du déterminisme. Le monde n'est ni vraiment cohérent, ni vraiment incohérent. Ne pas dédaigner l'événement, ne pas accepter de fuir dans la seule problématique de l'intégration à la vue du premier déviant venu.

Notre réflexion ici même n'est qu'une esquisse de stratégie de la recherche, en vue de compléter les propositions moriniennes. Le monde théâtral est tout indiqué pour parler aussi bien de théâtralité, de ce "bagage d'artifices", que de drame, d'intensité, de vie. Comment sauvegarder un maximum de sens et d'intensité, si ce n'est en allant vers l'événement, vers ce qui n'est *pas* un *élément* d'un *système* déjà bien en place et relativement connu? Les structuralismes nous écrasent. Les expériences spontanéistes finalement tout autant. A vouloir croire en la spontanéité pure et simple on retombe dans le creux des vagues – après-Woodstock, après-Mai, après-Lip, après-23-juin-jurassien, etc. L'insupportable est dans ce manque de conscience théo-

rique que Morin appelle de ses voeux dans son 'retour de l'événement' – que l'histoire est auto-hétéro-génèse.

Ce qui est vrai sur un plan civique très général ne l'est pas moins sur celui de la recherche. Entre ne rien pouvoir faire, lorsque surgit un événement, pour étudier quoique ce soit "à chaud" tout en possédant un savoir très sophistiqué par ailleurs[7] et se lancer hyperactivement dans l'étude de l'événement sans préparation, des solutions souples de préparation à la disponibilité sont envisageables; l'organisation préalable d'équipes prêtes à intervenir pourrait et devrait être mise sur pied.

Il reste, bien entendu, la question de l'opportunité sociale de la présentation d'études "à chaud" et sur événements[8].

"Servir chaud dans situation froide"? Nous sommes dans un pays stable; la phrase marcusienne de la société unidimensionnelle s'y applique peut-être plus qu'à beaucoup d'autres sociétés de même stade de développement économique et industriel. La Suisse est un pays riche, qui ne consacre que relativement peu d'argent à la recherche en sciences humaines, sauf probablement dans les secteurs de l'organisation des entreprises et du marketing et dans la recherche économique, mais là comment évaluer les dépenses, privées?

Or la logique d'un pays riche est d'orienter la recherche dans le sens de l'entretien et de la réparation de mécanismes, même dépassés, mais réputés avoir fait leurs preuves, puisqu'ils ont conduit le pays à être un 'pays riche' où règne la 'paix sociale'.

C'est normal et c'est maquereau-biotique, mais peut-être pas au sens du Dr. Oshawa. Sur sol yin poussent des plantes yang, etc. N'insistons pas, sous peine de retomber dans une recette de cuisine. Simplement ceci – la nourriture macro-biotique prévoit un dosage entre éléments contraires. Une recherche plus térébrante et moins témébile pourrait seule, nous semble-t-il, éviter le suicide de la suissité.

[7] Cf. R. Pagès, "Du reportage psycho-sociologique et du racisme : à propos de la marche civique sur Washington", *Rev. fr. sociol.*, 4, 1963; l'auteur fait ici l'autocritique de l'incapacité dans laquelle se sont trouvés les psycho-sociologues réunis en un Congrès à Washington au moment même où l'immensité d'un meeting anti-raciste sans précédent a déferlé sur les lieux; impréparation des observateurs qui n'ont pu se lancer dans l'observation, gaspillage d'un potentiel à tous égards, chercheurs et événement.

[8] Ulf Himmelstrand (Uppsala) a présenté un schéma d'analyse sociologique très complet, évaluant les chances de conduire à des progrès scientifiques, à des avantages sociaux, ou au contraire à des abus, de divers types d'action-research (en voie de publication).

BIBLIOGRAPHIE

Allen, V. (1970), La doctrine de l'empirisme et l'étude des organisations, *L'homme et la Société*,15 (1970).
Bendix and Berger (1959), Images of Society and Problems of Concept Formation in Sociology, *Symposium on social theory* (Gross, Ed.).
Burke, K. (1945) "A Grammar of Motives" (Prentice Hall, New-York).
Burns, E. (1973), "Theatricality" (Harper and Row, New-York).
Carnard Enchaîné (1978), 8 février.
Grotowski, J. (1971), "Vers un théâtre pauvre" (Coll. La Cité, L'Age d'Homme, Lausanne).

Hammond, P.E. (ed.) (1964), "Sociologists at work" (Basic Books, New York, London).
Lourau, R. (1977), "Le gai savoir des sociologues" (UGE 10/18).
Mead, M. (1959), "An anthropologist at work, Writings of Ruth Benedict" (Boston).
Morin, E. (1965), Le droit à la réflexion, *Rev. fr. sociol.*, 6 (1965).
Morin, E. (1972), Le retour de l'événement, et L'événement-sphynx, *Communications 18* (Seuil, Paris).
Myrdal, G. (1948), "An American Dilemma" (Harper, New York).
Myrdal, G. (1958), "Value in Social Theory, a Selection of Essays on Methodology" (Routledge, London).
O'Neil, J. (1972), "Sociology as a Skin Trade. Essays towards a Reflexive Sociology" (Heyman, London).
Pagès, R. (1953), Du reportage psycho-sociologique et du racisme : à propos de la marche civique sur Washington, *Rev. fr. sociol.*, 4 (1963).
Rapp, U. (1973), "Handeln und Zuschauen" (Luchterhand, Darmstadt).
Rev. suisse sociol., Avant-propos de la rédaction, 3-1 (1977) 140-141.
Reynaud, J.-P. (ed.) (1966), "Tendances et volontés de la société française" (SEDEIS, Société française de sociologie, Paris).
Sartre, J.-P. (1960), Question de méthode, *Critique de la raison dialectique* (nrf, Gallimard, Paris).
Sorokin,, P. (1959), "Tendances et déboires de la sociologie américaine" (Aubier, Paris).
Wright Mills, C. (1967), "L'imagination sociologique" (Maspero, Paris).
Zetterberg, H. (1954), "On Theory and Verification in Sociology", (The Tressler Press, New York).